

Hémiole
Ensemble vocal

Trois cantates de Weimar Vie et douceur de la mort chez le jeune Bach

300, c'est le nombre de cantates qu'a écrites **Jean-Sébastien Bach**. Parmi cette profusion, les trois choisies pour ce concert forment une sorte de crescendo. Elles retracent à elles seules tout le cheminement de l'existence humaine : la naissance, porteuse d'un merveilleux espoir, la vie, pleine de beauté, mais aussi de vicissitudes, de souffrances, d'angoisses et finalement "la douce heure de la mort". Le jeune Bach - il a alors entre 28 et 30 ans - chante cette "*süße Todesstunde*" comme l'aboutissement d'une existence toute transcendée par une ferveur confiante, ardente et pleine.

Ces trois cantates, BWV 61, 161 et 21, sont écrites entre 1714 et 1716, alors qu'après plusieurs années passées à Weimar, afin d'éviter que ce brillant organiste ne parte exercer son art à Halle, on vient de le nommer "*Concertmeister*" et qu'il se trouve en charge de composer une cantate par mois. C'est donc dans l'élégante chapelle ducal de Weimar que ces cantates ont d'abord retenti. Le jeune compositeur y explore toutes les potentialités du genre alors résolument moderne de la cantate, jouant sur les alternances entre chœur, voix solistes et ensembles instrumentaux. Les effectifs sont encore assez modestes car ils devaient correspondre aux espaces relativement restreints de ce lieu. Mais là aussi, ce concert s'amplifiera vers la troisième de ces cantates, la 21, que Bach, la considérant lui-même comme un sommet, reprendra à plusieurs reprises et dont il élargira l'écriture à Leipzig pour le vaste espace de l'église Saint-Nicolas. Son ampleur tient tant à son vaste déploiement dans le temps - elle dure près de trois quarts d'heure - qu'à la richesse de son instrumentation.

***Nun komm der Heiden Heiland* (BWV 61)**

Voici que vient le sauveur des peuples

Ce titre est celui du fameux choral de Luther. Il introduit en effet cette cantate écrite pour le premier dimanche de l'Avent, mais de manière originale, dans une ouverture à la française confiée au chœur, mettant pour ainsi dire en scène, de manière solennelle et fastueuse, la venue du Christ sur la Terre. Les solistes, ténor, basse et soprano, chantent alors tour à tour ce bonheur d'accueillir Jésus qui vient frapper à la porte du cœur de chacun, mais il est clair que la thématique de la nativité n'est pas loin de celle du sacrifice sur la croix, sacrifice qui aboutit à la résurrection, celle du Christ et celle de l'âme de chaque chrétien. Ainsi, le chœur final se conclut par un ample mouvement double : d'un côté le lent cantus firmus descendant des voix de sopranos chantant l'air du cantique "*Wie schön leuchtet der Morgenstern*" et figurant l'arrivée de Jésus sur la Terre, de l'autre côté de jubilatoires envolées des deux violons se terminant dans des sur-aigus qui confinent au monde céleste.

***Komm, du süße Todesstunde* (BWV 161)**

Viens, ô douce heure de la mort

Intériorité et sensualité, plénitude de l'existence, mais aussi violence du désespoir et, pour finir, infinies tendresse et confiance à l'idée de la venue de la mort. Voilà la teneur aux accents piétistes du texte de Salomo Franck, poète contemporain de Bach à Weimar, qu'il met ici en musique.

Très originale dans sa structure, mais d'une grande unité de ton, cette cantate est réputée être parmi les plus belles. Seuls deux solistes, alto et ténor, déploient leurs airs et récitatifs dans tout le début de l'œuvre, ce choix original apporte une couleur vocale toute particulière : intérieure et affligée pour l'alto, qui dit "*Gute Nacht!*" au monde, lumineuse et porteuse d'espérance pour le ténor. Ensuite seulement vient le chœur dont la polyphonie s'organise autour d'un choral et d'un cantique de Christoph Knoll, accompagnée notamment de deux flûtes et de leurs volutes éthérées.

Hémiole

Ensemble vocal

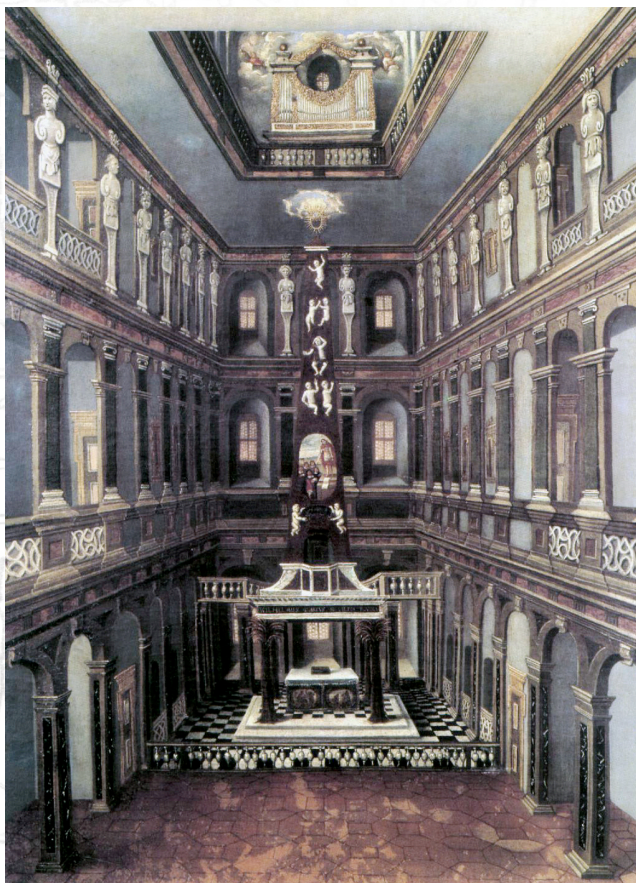
Ich hatte viel Bekümmernis in meinem Herzen (BWV 21)

Mon coeur était en pleine détresse

Rien de plus sincère que ce titre : cette cantate fut d'abord exécutée en juin 1714 pour un auditoire en souci sur le sort d'un prince jeune, charmant et amoureux de la musique italienne, Johann Ernst de Sachsen-Weimar, âgé de 18 ans, alors qu'il était sur le point de partir soigner une grave maladie en cure, cure dont il ne reviendra pas. Puis, lorsque Jean-Sébastien Bach la redonna à Coethen en 1720, ce fut pour le deuil de Maria Barbara, sa propre femme.

Le mouvement de la pensée et de l'âme est le même que pour la cantate précédente : affliction, désolation, puis consolation et même jubilation à la perspective de la mort vécue comme le couronnement de l'existence : "*deines Kampfes Kron*". Cependant, ce qui est marquant dans cette oeuvre, c'est tout d'abord son ampleur, ses dimensions hors du commun, mais aussi son écriture très italianisante. Tout autant séduit par la musique italienne que le jeune prince qu'il célébrait lorsqu'il l'a créée, Bach donne à cette cantate une forte dramaturgie et une dimension opératique qui culmine dans l'incroyable duo soprano-basse dans lequel l'angoisse de la mort bascule sur le versant de l'espoir. Dans un dialogue quasiment amoureux, l'âme, figurée par la soprano, dit son dépit et son désespoir à la basse, qui n'est autre que Jésus. Ses réponses, toutes porteuses d'amour et d'espoir, s'entrelacent avec les injonctions de l'âme comme autant de caresses sonores qui la mène, dans une sensuelle fusion finale, à croire à sa propre résurrection. Un moment d'une rare émotion.

Chœur, quatre solistes, deux violons, deux altos, deux flûtes, hautbois, trois trompettes, basson, violoncelle, contrebasse, timbales, orgue



Chapelle ducale de Weimar